

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3022.

SAMEDI 20 NOVEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL DUBAIL DANS SON SECTEUR. — Le général Dubail, dont on saura un jour la part dans les succès de nos armées, est un chef d'une inlassable activité. On le voit, en automobile, à pied, à cheval, voler sans cesse d'un bout à l'autre de son front. Le voici qui, accompagné de son état-major et de son porte-fanion, traverse un gué pour se rendre là où le devoir l'appelle.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

X COMME ILS SONT TOUS

Il n'y a pas besoin d'avoir vieilli dans la diplomatie ni d'être expert en économie internationale pour s'apercevoir que l'Allemagne est fourbue et que son bluff tire à sa fin. De l'avis des stratèges neutres les mieux informés, ses victoires sur le front oriental équivalent à une grande défaite. M. Asquith attestait officiellement l'autre jour que, de notre côté, depuis le mois d'avril, l'armée boche n'avait pas gagné « un pied de terrain ». Comme il lui faut absolument un succès, elle le cherche dans les Balkans, ce qui est peut-être risqué, et, à coup sûr, peu glorieux. Car on n'a jamais considéré comme honorable, pour un colosse armé jusqu'aux genives, de se jeter sur un enfant et de l'étrangler dans un coin, tandis que les défenseurs du petit être sont occupés ailleurs ; et c'est là, exactement, la situation de l'Allemagne à l'égard de la Serbie. De sorte que, les gens d'outre-Rhin qui réfléchissent, — il en reste quelques-uns, — voyant un si colossal effort, tant de milliards, de sang, de mensonges, de fourberies, de massacres, d'ignominies et de honte, dépensés depuis un an pour aboutir à ce lamentable guet-apens, se demandent, non sans angoisse de quoi demain va être fait, et comment tout cela pourra bien finir.

L'histoire peut leur répondre : s'il est vrai, comme l'assure un Allemand, que « tout l'avenir est dans le passé », ça finira par un effondrement. La collectivité germanique est à l'image parfaite de chacun des Boches en particulier, arrogante et impitoyable dans le succès, mais humble et éperdue dès que souffle le mauvais vent du revers. Comme il arrive à tous les orgueilleux, qu'une humiliation dégonfle subitement, il suffit d'un soufflet pour tout abattre. Ceux que le classique *rerum cognoscere causas* intéresse encore, affirment que cette incapacité de résistance vient d'un défaut d'initiative entraînant le mépris de soi-même et le respect des réputations consacrées. Si les Boches se croient plus forts que l'adversaire, ils se découvrent un courage indomptable et rien ne les arrête : au premier soupçon de leur infériorité, c'est la débâcle et toute la prétentieuse armature s'écroule.

Ce qui s'est passé chez eux, il y a cent dix ans est, de cette constatation, un exemple frappant. Au début de l'automne 1806, quand on apprit que Napoléon s'était décidé à punir la Prusse de ses tergiversations et de ses trahisures, ce fut, dans tout le royaume, un enthousiasme délirant. Enfin ! On allait donc châtier ces misérables Français, et les reconduire, « à coups de cravache », jusqu'à Paris. L'ogre prussien aiguisait ses mâchoires et s'appropriait à ne faire qu'une bouchée du méprisable ennemi qui osait l'attaquer. A Berlin on préparait les lampions et les feux d'artifice : on savait, dès les premiers jours d'octobre, que la victoire aurait pour théâtre la vallée de la Saale et que le grand triomphe était imminent : aux tavernes et aux brasseries s'entassaient les buveurs, choquant leurs verres et chantant des hymnes patriotiques ; des courriers, venus du quartier général, apportaient d'heure en heure les nouvelles les plus favorables. Le gouverneur de la capitale, — un certain Schulenburg, passe parmi la multitude, ivre de joie, qui s'écroule dans les rues, et distribue lui-même les bulletins de victoire. L'avenue des Tilleuls est encombrée d'une foule qui piétine là jour et nuit, réclamant des détails sur la déroute des Français ; on acclame, on s'embrasse, on pleure de joie, on se serre les mains, on invective le Bonaparte et ses séides, on s'interpelle de balcons à balcons, on dispose des guirlandes, on déroule des drapeaux, on donnerait sa vie volontiers pour avancer d'une heure l'annonce du grand événement : c'est une fièvre, un délire, une communion sublime de toutes les âmes, un abandon complet de tous les cœurs dans l'amour de la Prusse et de son roi. Magnifique spectacle d'un peuple, brûlant de patriotisme et trépidant de nobles et unanimes aspirations.

Enfin, le 17 au matin, une affiche est placardée. On se précipite : elle relate, en termes concis les péripéties de la bataille ; c'est une défaite ! Aussitôt les rues se vident, les Tilleuls sont désertés ; partout une confusion et une terreur indescriptibles ; « la ville ressemble, dit un chroni-

queur, à une ruche immense envahie par les flammes ». Chacun s'est terré dans sa maison et fait en hâte son paquet. Avant midi, il ne reste plus un seul véhicule disponible, pas même un cheval ou un âne. Sur les routes qui conduisent vers Stettin ou vers la Silésie, c'est une débandade ininterrompue de fuyards, Le Schulenburg, déjà cité, est parti l'un des premiers, sans prendre le temps d'échanger, contre des vêtements plus discrets, son bel uniforme : comme ceux qui ne peuvent s'en aller, faute de ressources ou de moyens de transport, s'accrochent à lui, désespérément, et le conjurent de ne pas les abandonner, le tremblant gouverneur prodigue les saluts et les sourires, s'obstinant à se diriger vers les portes de la ville et répétant : « — Que je suis donc désolé de vous quitter, mes amis ! J'y suis contraint par mes devoirs militaires, par ce malheureux uniforme !... » Aux barrières il prit le galop et disparut.

Jamais l'histoire n'eut à enregistrer un *sauf-qui-peut* semblable. Il n'y a qu'en Prusse qu'on ait constaté pareil revirement de la confiance la plus arrogante à une émulation aussi peu dissimulée de platitude désespérée. Ce pays du *Toc* est ainsi fait que, pour une pierre qui tombe, le mur s'écroule.

Et le mur s'écroula, si vite et si émietté, que ce fut, pour Napoléon lui-même, un étonnement ; toutes les citadelles prussiennes se rendirent comme si une prime opulente devait être accordée à celle qui, la première, accueillerait l'ennemi : Spandau se rendit sans tirer un coup de canon ; Magdebourg, défendu par vingt-deux mille hommes, ouvrit ses portes dès l'apparition de nos grenadiers. Erfurt capitula pour être délivré d'un dépôt de 25.000 quintaux de poudre dont le voisinage cauchemardait la garnison ; Schweidnitz, que le grand Frédéric avait, en treize ans de travail, entouré de défenses formidables, Schweidnitz déclara, par la voix de ses édiles, que « la meilleure manière de sauvegarder la vie, le bien-être et la santé de ses habitants, était d'éviter jusqu'à la moindre apparence de résistance ». Et la vieille forteresse d'Hirschberg, entre Berlin et l'Oder, fut prise par un seul homme, un chasseur français qui, s'étant égaré, pénétra dans l'héroïque cité, entra dans l'auberge, se fit servir à déjeuner et disparut avant que les bourgeois de l'endroit se fussent décidés à prendre le courage de lui apporter les clefs de la place, sur une assiette d'argent, pour son dessert.

Quant à Berlin, la population s'était, il faut le dire, *ressaisie*. La première panique passée et tous les riches, tous les patriotes envolés, le peuple de la capitale prussienne comprit qu'il y a des heures où il faut savoir *se montrer* : et il se montra, en effet, tel qu'il était alors et tel qu'il sera toujours, le plus plat, le plus servile, le plus humble et le plus abject. Le 27 octobre, quand Napoléon apparut, aux portes de la ville, l'affluence était énorme : il fut acclamé à l'égal d'un sauveur ; les Berlinoises, raconte un Allemand, mêlaient « dans l'intérêt de la ville, leurs bravos à ceux des soldats français ».

Après avoir salué le grand homme à son entrée, la foule se massa devant le château où il avait fixé son séjour, afin de se prosterner encore et de le complimenter. L'empereur, pour tout remerciement, adressa, aux magistrats courbés en deux, un léger signe de tête et gagna aussitôt son appartement. Tant de platitude l'écœurait : il était entré en vainqueur dans bon nombre de villes étrangères, et jamais il n'avait rencontré pareille obséquiosité ni pareille bassesse. « Je ne sais, dit-il, si je dois être fier ou honteux d'un semblable succès ! »

Mais rien ne ralentissait le servile empressement dont il était l'objet. Chaque matin, quand il paraissait au Lustgarten, pour y passer la revue de sa garde, les applaudissements des Berlinoises éclataient. Les mesures sévères qu'il édictait pour le bon ordre de la ville et la sécurité de ses troupes étaient déclarées « merveilleuses » ; la municipalité prévenait ses désirs, et même les Prussiens se montrèrent très flattés de ce qu'il voulut bien se rendre à Potsdam et prendre, sur le tombeau du grand Frédéric, l'épée du vainqueur de Rosbach, pour l'envoyer à ses Invalides de Paris. Il y eut mieux : M. Camille Flammarion a récemment découvert que l'Université de Leipzig, ne sachant plus comment témoigner son admiration à l'homme providentiel qui réduisait la Prusse des trois quarts de

son territoire, imagina de débaptiser la constellation d'Orion pour lui donner le nom d'*Etoile de Napoléon* !

Les Prussiens ont changé depuis ces temps reculés, dira-t-on. Un siècle de discipline farouche les ont dressés à plus de dignité et les succès passés de leurs armes ont inculqué à ce peuple, naturellement servile, un peu de fierté. C'est à voir. Je crois, pour ma part, qu'une nation ne se refait pas, et je pense que l'heure approche où nous assisterons à des paniques prussiennes, comparables en unanimité, à celles de 1806. Je n'en veux pour indice qu'un petit fait qui s'est passé récemment à Brême, et dont l'écho nous arrive par les journaux suisses.

L'autorité militaire de cette ville, soucieuse de préparer la population à une attaque possible de nos avions, conçut la singulière idée de faire, de cette attaque redoutée, une répétition générale. On avertit donc les habitants que, telle nuit, à telle heure, les cloches sonneraient l'alarme ; à ce signal, tout le monde, jeunes, vieux, femmes, enfants, fonctionnaires, aurait à descendre dans les caves ; quelques pétards inoffensifs seraient lancés en l'air, pour mieux simuler l'arrivée des oiseaux de France, après quoi chacun pourrait rentrer dans son lit et reprendre son somme. Afin d'éviter toute confusion, on répandit, en grand nombre, des brochures explicatives de l'ingénieuse manœuvre ; on assigna à chacun son rôle, on fit sonner, à grand renfort de trompes, la recommandation de ne point s'émouvoir ; et quand tout fut ainsi disposé, un beau soir, on donna l'alarme.

Aux premiers coups de cloches, une terreur indescriptible secoua toute la ville. Les Brémois éperdus, au lieu de se confiner dans leurs caves, se lancent, en poussant des cris d'effroi, par les rues. Les uns courent, éperdus, du côté du quartier général ; d'autres fuient vers la campagne, emportant, sur leur dos, les meubles qu'ils espèrent sauver de la catastrophe menaçante ; en vain des agents cyclistes parcourent, à toute vitesse, les principales artères de la ville, clamant que « c'est pour rire », qu'il s'agit d'une expérience, qu'il n'y a rien à craindre... Ils sont renversés, piétinés par la foule affolée qui se heurte en tous sens, et s'écroule aux portes fermées des églises, en poussant de lamentables clameurs ; l'absence de lumières augmente encore la frayeur générale et le désordre ; il fallut plus d'un jour pour calmer les nerfs de cette population trop sensible et ramener la confiance dans les esprits.

Pareilles scènes se passèrent à Kiel, à Dantzig et à Hambourg. L'excuse de ces trembleurs est que leurs maîtres les ont si souvent trompés, qu'une bonne dose de méfiance est chez eux pardonnable. N'importe ! Si c'est de la sorte qu'ils accueillent un simulacre de bombardement, que sera-ce lorsqu'ils recevront nos premiers obus... ?

Je propose qu'on en fasse l'expérience.

G. LENOTRE.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que

M. ALBERT FLAMENT

devient à partir d'aujourd'hui un des collaborateurs réguliers du Monde Illustré.

Le brillant chroniqueur donnera désormais dans chacun de nos Numéros des notes sur les actualités de la semaine. Jusqu'à la fin des hostilités, ses articles paraîtront ici sous le titre :

JOURS DE GUERRE

M. Albert Flament y analysera avec la délicatesse qu'on lui connaît les impressions au jour le jour d'un Parisien pendant la guerre.

Il serait superflu de présenter plus longuement notre nouveau collaborateur à nos lecteurs. Nous nous bornerons à rappeler que sous les pseudonymes de Martin-Gale et de Sparklet, M. Albert Flament connut un des plus légitimes succès qu'aient enregistrés depuis quelques années les annales du journalisme. Sa collaboration sera, nous n'en doutons pas, appréciée de nos lecteurs comme elle le fut de ceux de l'Echo de Paris, du Gaulois, d'Excelsior, de l'Intransigeant.

La paix revenue, M. Albert Flament restera, bien entendu, l'un des nôtres ; à l'émotion des Jours de Guerre, succéderont les joies du lendemain de la Victoire et il convient qu'elles soient notées par sa plume aigüe et sensible.

JOURS DE GUERRE

Une gare, loin de Paris, vers sept heures du soir... Une gare déserte, longtemps avant l'heure fixée pour le passage de l'express. On ne voit point d'employés... On ne distingue pour ainsi dire rien, rien que la lueur d'une lampe à pétrole placée dans une lanterne, au centre du plafond. La flamme jaune éclaire si peu, qu'on ne perçoit plus guère sur la muraille les mirages aux vives couleurs des affiches de stations balnéaires, vieilles de deux ans, leurs rivières glissant parmi les ajoncs qui ont des airs de palétuviers, les donjons massifs et ruinés, et ces patios d'Andalousie, ces cloîtres palermittains que l'imagination du décorateur, en s'efforçant de les trop embellir, rend pareils à des décors de jadis, aux temps lointains de Jusseaume ou plus lointains encore de Jambon, lorsque M^{me} Sarah-Bernhardt apparaissait coiffée de lys d'argent, dans des pièces en vers de M. Armand Sylvestre et du jeune Edmond Rostand.

... La gare est obscure, silencieuse, désolée ; pas même le tintinnabulation de ce timbre toujours invisible et qui dans l'approche, le stationnement, le départ d'un train, tremble de tous ses petits nerfs, qui devraient pourtant y être bien habitués.

Dehors, le ciel est constellé, sans lune. Le vent qui soulève les feuilles mortes, les précipite contre la porte vitrée, avec un petit choc d'oiseau de nuit heurtant un carreau et des froissements de papier monnaie dans une banque. Au cœur des ombres, de l'indistinct de la nuit, à cent pas, une lumière brille dans un débit. Et toute la campagne aux alentours s'est endormie sous la pesée de ce Grand Chariot que dessinent dans l'éther sept points toujours pareillement distants et pareils.

... Un trot de cheval, le choc des roues d'une carriole sur la bordure de granit du trottoir. Le feu d'une lanterne portée à la main, trace une brusque courbe vers le sol. Celui qui la tient vient de sauter à terre... Des voix rudes de paysans, une voix de femme..., des bouts de phrases chuchotées ; la tache blanche d'un coin de mouchoir dans l'encre moirée des vitres... Un instant de silence, un court colloque, la voix féminine résiste, une voix d'homme appuie plus fort sur des mots sourds... La lanterne clignante redessine en montant sa trajectoire. Le grelot du cheval invisible bredonne ; la roue grince sur le granit de la bordure de pierre... Le choc des sabots du cheval et les tintements du grelot s'éloignent.

La porte vitrée s'ouvre sur le vent, sur la nuit noire, sur les étoiles : un soldat qui repart.

L'œil-de-bœuf marque quarante minutes à patienter avant le passage du train... Le soldat a fait un brusque mouvement vers la porte, pour rappeler la voiture en allée. Mais il s'est repris. Il traverse la salle et va se poster comme en faction derrière les vitres, du côté de la voie où un fanal rouge a taché de sang la ligne des rails. Je ne le vois plus que de dos avec sa musette pleine, sa tête blonde penchée sur le tain profond des carreaux...

C'est un permissionnaire qui va reprendre sa place dans sa tranchée. C'est un millionième de la résistance, de la grandeur de la France. Il n'a pas voulu que sa femme descendît de la voiture, que les siens demeurassent sûr le quai pour l'aider à patienter après ce train qu'il va, pendant une demi-heure, attendre encore, tout seul. Cette solitude il en avait besoin, il en avait soif, comme une inconsciente nostalgie ; elle est douce à ses sens, il se retrouve, enfin...

C'est un soldat ; il est là dans la salle déserte, enveloppé par la pénombre, à peine éclairé par la lanterne et par le petit arc de verre dépoli du guichet fermé, derrière lequel veille une lampe. Il vient de quitter les siens, il repart et il songe... Il médite, grave, immobile, ne sentant ni la fatigue, ni l'émotion, ni le poids de sa musette pleine...

Il s'est encore une fois retourné vers la porte par laquelle il entra... Pour un dernier adieu à la voiture, en agitant deux fois la tête, comme on jette de l'eau bénite sur un cercueil... Il songe... Que voit-il dans le miroir funèbre de la vitre... qui semble l'avoir fasciné?...

Le guerrier immobile a l'air de monter la faction devant la voie ferrée balayée par le vent, devant l'inconnu. Il est résigné, il se tait... Il semble une maquette de Raffet dans la nuit. Peut-être a-t-il voulu dérober une larme à ceux qui restaient... Ce soldat, c'est l'image sereine de la France, celle qui combat. On voudrait que tous les civils lui ressemblassent devant l'insondable mystère, devant la nuit des destinées, résolu, courageux, fermes et — muets.

* *

Rennes. — Un soldat noir en traitement à l'hôpital se savait atteint sans rémission et repoussait la nourriture. Le major, les infirmières ne voulaient point qu'il fût dit que tout n'eût pas été tenté pour rendre le blessé à la vie. Les enfants d'Allah regardent la mort avec des yeux si sereins, qu'il ne faut pas essayer de leur peindre auprès des félicités qu'ils en espèrent la vie sous des couleurs riantes... Une infirmière eut l'idée de rechercher si, parmi les innombrables soldats indigènes en traitement dans les différents hôpitaux de la ville, il ne se trouverait pas un marabout. Il s'en rencontra un. Il vint. Il persuada au noir qu'Allah voulait qu'il prit un bouillon fait d'une poule et qu'après avoir bu le bouillon il mangeât la bête. Le malade but et mangea. Quelques jours plus tard, en dépit des soins, il mourait. On l'enterre, ce matin, sans cercueil, selon les rites musulmans, roulé dans de longues, longues bandes de toile... Ses frères convalescents sont venus lui rendre les derniers devoirs. Dans la brume mélancolique de novembre, c'est un cortège étrange... A l'instant, pour des offices qui n'ont rien à voir avec celui qu'on emporte, les cloches se sont mises à sonner. S'il n'y a pas autant de campaniles à Rennes qu'à Venise, c'est une des villes de France où l'on entend le plus fréquemment tinter les cloches et avec une sorte de volubilité, d'unanimité bien unique. Elles saluent au passage le corps du petit africain. Ce sont des françaises de l'ancien régime... Un instant, j'évoque le carillon d'Arras, dont certaines heures de ma jeunesse ont été harmonisées à jamais... Et la troupe s'en va vers une tombe, une tombe d'Orient dans la terre bretonne...

Le cortège funèbre avance lentement, non pas à cause du mort seulement, mais des éclopés qui suivent, à grands renforts de béquilles et de

bâtons. Des bras en écharpe, des culottes dont une des jambes flotte à demi, épinglée sur du vide, des fronts bandés sous la chechia rouge...

Les femmes hésitent à faire un signe de croix et puis bravement s'y risquent... Mon Dieu, ces signes doivent être aussi doux à la petite âme noire qui s'est élevée dans Votre repos éternel que les prières du marabout...

* *

Lundi. — Un train, le jour, un long, long train bondé... Jamais les convois n'ont été si nombreux, si remplis, avec cet air spécial que tant et tant d'uniformes leur donnent, des voyageurs qui viennent de si loin ou qui repartent pour un si vaste inconnu. On y vivrait toute sa pauvre vie en peine dans ces trains, à travers les rouges et les dorées et les vermeilles fusées de l'automne, que les derniers soleils attisent et que le premier vent soufflera comme une chandelle.

Mais le voyageur a-t-il le temps de mettre le front à la vitre ? Ce sont les hôtes du train même qui lui paraissent intéressants. Il en descend et monte de nouveaux à toutes les stations. Pas d'étrangers, ou guère, exceptionnellement. Plus de ces Allemands dont il est devenu fastidieux d'exprimer toute l'aversion qu'ils causaient. Des soldats passent continuellement dans le couloir, portant un pain, une bouteille. On mange beaucoup dans ces trains. Les sujets d'observation y sont infinis ; aujourd'hui, les bagues en aluminium faites avec une fusée, avec certains fragments de projectiles, sont en si grand nombre à certaines mains de combattants, qu'on ne peut s'empêcher d'en sourire. Et que de civils en portent aussi ! Devant moi, dans le wagon-restaurant, c'est un tout jeune homme, la classe 18, sans doute, qui est en deuil... Je pense au frère disparu qui avait donné cette bague au cadet... A la table voisine, une mère et sa fille prennent leur repas. La fille, vingt-deux ans, je suppose ; mariée évidemment. A son annulaire gauche luit une alliance. Deux autres bagues aux doigts, non plus ornées de diamants ou de perles ; l'une, un de ces larges anneaux d'or appelés *chevalière* où les armes, les initiales sont gravées, une bague essentiellement masculine. Avant de partir, le mari l'a confiée en garde... Puis, de là-bas, lui en a fait parvenir une autre, le fameux petit cercle de métal si brillant, si blanc, façonné pendant les longues attentes et dans l'intérieur duquel la pointe tremblante d'un couteau a tracé un nom, une date...

Et ces bagues, à tant de mains si différentes aperçues du couloir, dans tous les compartiments, vieilles mains noueuses des aïeules, mains bronzées des soldats, mains blanches de jeunes élégantes, c'est comme une sorte de signe de ralliement des cœurs, les anneaux d'une grande chaîne qui, très à l'arrière du front, renforce la chaîne infranchissable des armées...

* *

Mercredi. — Au théâtre Sarah-Bernhardt pendant l'*Impromptu du Paquetage* et les *Cathédrales*.

Tous les soldats qui reviennent du front, les civils auxquels on a fait l'honneur de les conduire jusqu'aux lignes avancées, disent le silence des premières tranchées, la pénombre des casernes, le recueillement qui plane au-dessus des grandes zones traversées par les projectiles... Loin de ma pensée de vouloir esquisser le plus léger parallèle, entre l'atmosphère d'un théâtre de Paris et celle de la guerre présente... Pourtant, il revient forcément, obscurément à l'esprit, les mots de *bataille*, de *victoire*, certaines expressions du langage théâtral, qui sont, qui étaient à peu près toutes empruntées au vocabulaire des armées. On entend, de l'autre côté des portants qui assourdissent, cette sorte de respiration d'une salle, ces applaudissements qui tout à coup crépitent et produisent des roulements lointains d'artillerie... Le public, comme un ennemi qu'il faut conquérir, est là, de l'autre côté des coulisses, ces tranchées de carton.

Revenir pour la première fois dans un théâtre, après quinze mois d'éloignement, ne cause pas, il faut l'avouer, une sensation de plaisir immense. On s'y sent un peu gêné, on voudrait presque s'excuser. Bien des choses vous choquent, certaines jeunes dames sont trop décolletées, d'autres auraient pu attendre d'avoir quitté leurs garnitures de crêpe pour se montrer ici... Quelques militaires ont l'air de sortir d'une boîte, dans de trop élégants uniformes ; il y a, chez les marchands de jouets, des poupées travesties en soldat, qui leur ressemblent. Il faut vite ajouter que les autres, patinés ceux-là, le bras en écharpe, le front bandé, la poitrine « frappée » de la médaille militaire, de la croix de guerre ou de la Légion d'honneur, évoquent la bravoure et répondent de tous les instants tragiques vécus. On revit près d'eux, des visions qui ont la précipitation électrisée du cinéma...

La salle paraît moins éclairée qu'autrefois, les entrées plus mortelles... M^{me} Jeanne Granier, n'a qu'une loge improvisée, un campement. Dommage qu'il soit défendu d'envoyer des « civiles » sur le front. M^{me} Jeanne Granier serait une vivandière *in partibus* de premier ordre. Elle incarne toute la gaieté et toute la crânerie française. Ah ! qu'on ne soit pas pessimiste devant elle. Elle boute en avant ! Il y a des pétilllements de vin de Champagne dans ses yeux. Elle donnerait du courage au plus limaceux des embusqués ; au fait, ce n'est pas sur le front qu'il faudrait l'envoyer faire une tournée, mais dans certains dépôts trop à l'arrière.

Le rôle que M. Donnay a écrit pour elle lui permet de joindre à tous les dons qui ont fait sa réputation pendant la paix, ses qualités de guerre. J'ai vu pleurer pendant cet acte charmant bien des femmes — et beaucoup de soldats, de ceux qui ne sortaient pas de leur boîte et du coton. Quel plus bel éloge à faire à l'interprète et à l'écrivain ?

... Que de fois, dans l'éblouissement des premières retentissantes et de notre jeunesse, nous avons franchi le seuil de la loge de M^{me} Sarah Bernhardt.

Sa voix, toujours pareille, avec cette force, ce côté métallique si pur, vient d'évoquer trop de souvenirs... Phèdre, Cléopâtre, Izéyl, Lorenzaccio, apparitions dont l'ineffaçable ne veut pas qu'on l'efface. Sur le seuil de la loge, où les pas respectueux hésitent, les mains tremblantes voudraient pouvoir jeter encore et toujours des lauriers et des roses...

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées)



LES RÉCOMPENSES DÉCERNÉES AUX GRANDS CHEFS. — Ces jours derniers, le Président a été remettre, à quelques-uns des grands chefs militaires, les décorations qui leur avaient été conférées par le gouvernement. Le général Dubail a reçu la médaille militaire, suprême distinction pour un commandant d'armées. Notre photographie, faite quelques instants après la cérémonie, représente le général paré de la glorieuse médaille et coiffé — pour la première fois — du casque nouveau.



LA RÉPARTITION DES FORCES AUSTRO-ALLEMANDES SUR LES DIFFÉRENTS FRONTS. — L'arrivée de l'hiver ayant permis aux Austro-Allemands de prélever en Russie un certain nombre de divisions, voici approximativement comment le Kaiser a réparti, sur les différents fronts, les 120 corps d'armée effectifs, dont il dispose à l'heure actuelle, et qui forment un ensemble de près de quatre millions de combattants, contingents bulgares et ottomans non compris.



Les transports sur lesquels sont entassées nos troupes d'Afrique envoyées au secours de la Serbie.



On embarque avec une fiévreuse activité les chevaux de notre cavalerie lesquels à cette occasion font une sensationnelle voltige.

AU PIED DU PARTHÉNON

Ce qui se passe en ce moment à Athènes est fort curieux à observer, lorsque se complique un peu plus chaque jour le conflit entre la politique dynastique et la politique nationale qui ne parviennent pas à se mettre d'accord. Le roi Constantin est, comme on le sait, le mari de la princesse Sophie de Prusse qui est la propre sœur de l'empereur d'Allemagne, et de cette alliance lui viennent ses sympathies pour nos adversaires; sympathies que son « auguste » épouse s'est donné la tâche d'aviver et que lui-même n'a pas pris la peine de dissimuler lorsque l'on voit que depuis le printemps dernier, malgré que le pays et le Parlement se soient prononcés à trois reprises différentes sur la politique de M. Venizelos, le Roi a refusé de s'associer aux généreuses initiatives de l'adoption desquelles les patriotes espéraient la fondation définitive d'une plus grande Grèce. En dernier lieu, voici que nous arrive la nouvelle de la dissolution de la Chambre, véritable coup d'État devant lequel n'a pas reculé le monarque germanophile, se séparant de ceux qui refusent obstinément de céder à sa volonté toute personnelle et essentiellement dynastique.

Il se place de la sorte, au-dessus de la constitution. Reste à savoir dans quelle mesure et pour combien de temps encore ses sujets acceptent cette violence arbitraire. Elle prouve, en attendant, que Constantin veut une Chambre à lui, et du même coup entend secouer enfin le joug de M. Venizelos dont le haut patriotisme et le loyalisme obstiné ne sont pas de son goût.

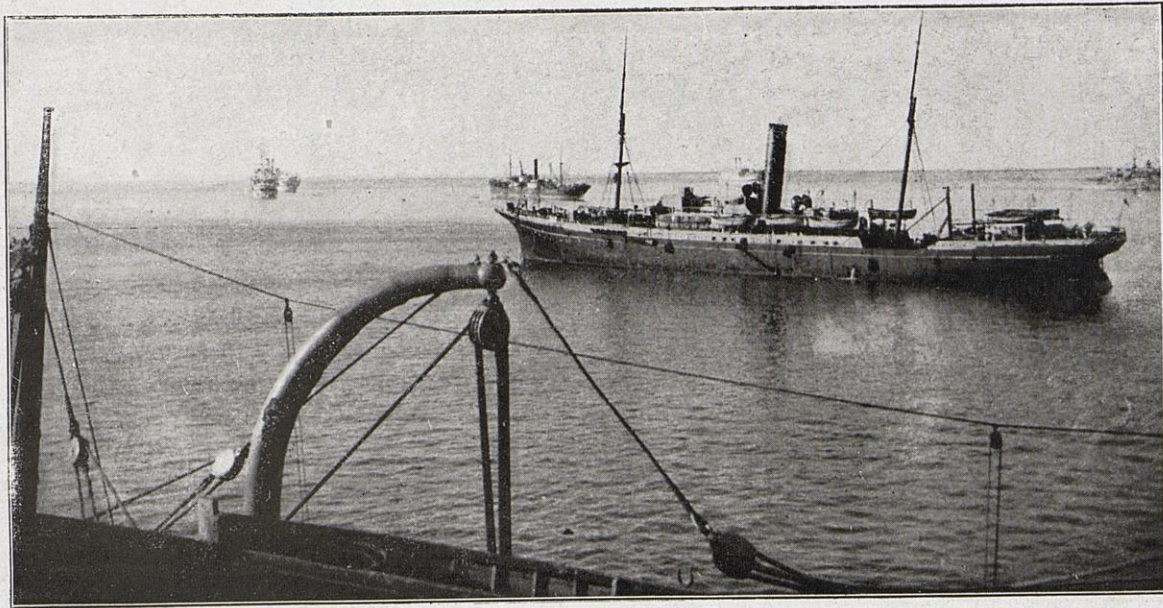
Cette situation peut avoir des répercussions sur la politique extérieure, et c'est pourquoi notre attention s'y fixe ainsi que sur l'attitude bizarre de la Grèce dont les représentants dans les capitales alliées font montre des dispositions les plus bienveillantes, tandis qu'à Athènes, le Ministre des Finances aurait évoqué la possibilité de l'internement des soldats serbes, anglais et français lorsqu'ils seraient refoulés en territoire hellénique par les agresseurs germanobulgares de la Serbie.

L'on voit cependant que notre aide financière ne paraît point négligeable aux Grecs, quand ils viennent de solliciter de nous, pour rétablir le mauvais équilibre de leurs finances, la bagatelle de quarante millions.

Certes, il faut retenir les déclarations des Skouloudis et des Zaïmis relatives à l'attitude amicale du gouvernement royal à l'égard des effectifs alliés débarqués



En cas d'événements « imprévus » durant la traversée, on apprend à nos soldats, revêtus de la ceinture de sauvetage, la théorie de la mise à l'eau des bouées.



Mais, afin d'éviter, autant que possible, lesdits événements « imprévus », nos transports voyagent entourés d'une escorte d'alertes convoyeurs bien armés qui font bonne garde.

à Salonique. Il n'y a pas encore lieu de mettre en doute sa sincérité. Toutefois et comme le disait fort justement notre confrère du *Temps*, devant des actes contraires à ces paroles qui, sous la pression germanique amèneraient les gouvernants d'Athènes à ne plus tenir compte de leurs assurances cordiales, il ne nous resterait plus qu'à prendre les mesures nécessitées par la situation. En assumant la direction des affaires étrangères, ajoutait-il, M. Briand a donné à la Grèce des preuves évidentes de sympathie que le gouvernement d'Athènes a spontanément reconnues.

Mais on se tromperait, dans la Cité de Périclès, si on croyait cette amitié aveugle jusqu'à la faiblesse.

Des leçons récentes nous mettent en garde contre des déclarations qui seraient contredites par les faits, une attitude qui réserverait aux alliés de bonnes paroles, tandis qu'en réalité on servirait directement ou indirectement la cause ennemie, ne pourrait être considérée que comme une preuve d'hostilité.

Peut-être aurait-il mieux valu en venir beaucoup plus tôt à cette précision de langage qui, bien que tardive, démontrera au successeur du « Roi des Rois » que nous n'avons sur aucun point renoncé à venir à bout de nos adversaires. Des difficultés sans nombre se dressent encore. Nous saurons les vaincre, parce que nous sommes résolus à tous les sacrifices et que la nouvelle coordination de l'action militaire des quatre puissances pour les opérations sur chacun des fronts seront désormais conduites conformément à un plan d'ensemble grâce auquel nos adversaires et leurs associés, — il faudrait dire leurs complices — seront châtiés selon leurs mérites.

En attendant, le gouvernement grec se trouve dans une situation vraiment embarrassante. Sans être belligérant, il n'est cependant plus neutre, du moment où il a admis l'intervention des alliés et leur présence sur le territoire hellénique.

On sait comment M. Zaïmis s'est assez adroitement tiré d'affaires, quelques semaines durant.

Mais voici que tout est remis en question par l'avènement du cabinet Skouloudis, car entre la mission militaire allemande qu'il a reçue, et entre les explications que nous l'invitons à nous fournir, il semble qu'il ne sache plus trop auquel entendre. Toutefois il n'est point avare de bonnes paroles à notre égard, jurant que la Grèce n'a point d'engagements envers la Bulgarie pas plus qu'envers l'Allemagne, et qu'elle nous regarde de l'œil le plus favorable.



Les voitures attelées de bœufs qui transportent les ravitaillements des troupes françaises.



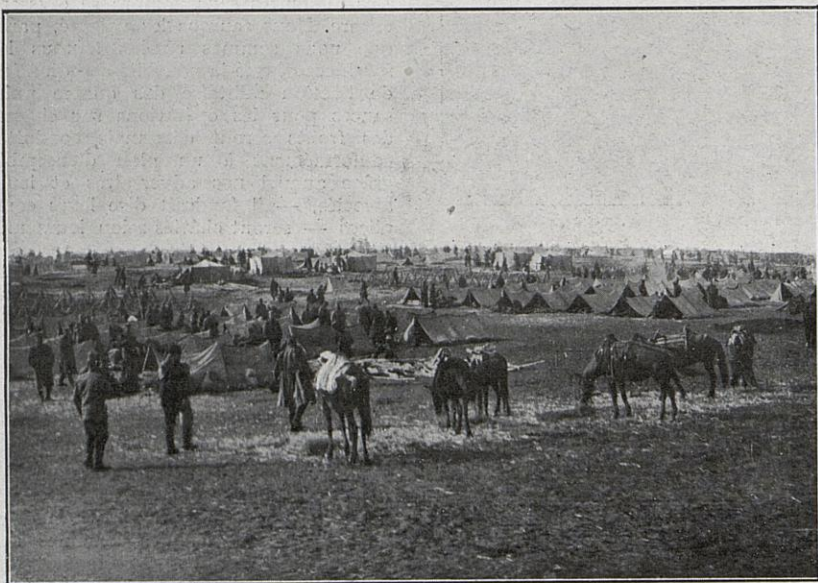
Panorama au milieu duquel est établi le camp de Zeitinlick près de Salonique.



Les tas d'approvisionnements débarqués et entassés sur le rivage pour l'usage de nos soldats.



Une des positions occupées par nos soldats qui, immédiatement, se sont mis à creuser des tranchées.



Un campement des héroïques Serbes à Kossovo.



L'artillerie serbe se repliant après un combat.

Mais nous n'en sommes plus à nous payer de mots, et comprenant bien que sous prétexte de neutralité grecque, nos adversaires ne rêvent que de paralyser notre expédition en Macédoine, tout notre effort doit tendre désormais à assurer la sécurité absolue de sa base d'opérations. Tout en faisant encore confiance à la Grèce, nous tenons notre flotte prête, à toute éventualité.

D'autre part, la Russie active sa préparation, et l'Italie songe, elle aussi, à agir.

Sans doute ces précautions décideront-elles la Grèce à une sincérité plus efficace en nous laissant absolument libres de régler nos comptes à notre guise avec l'ennemi commun.

Cette sincérité du Grec moderne paraît s'apparenter de l'avis de certains à la « foi punique » ; mais nous sommes maintenant en garde et nos précédentes écoles avec les peuples balkaniques, nous ayant édifiés, nous en viendrons, s'il le faut, à la manière forte, à moins que reconnaissant ce qu'elle risque à vouloir nous jouer, la Grèce ne reconnaisse mieux ses véritables intérêts.

Le contre amiral Degouy a très clairement exposé les raisons pour lesquelles elle s'y résoudrait enfin.

Le Péloponèse tout entier, devenu vraiment une île depuis le percement de l'isthme de Corinthe, peut être isolé du reste de l'Hellade. Il suffit d'utiliser l'étroite tranchée de cinq à six kilomètres

de longueur qui va de Poseidonia à Isthmia. On peut être assuré que, lorsque les alliés le voudront, rien ne passera plus. D'ailleurs, que les principales villes de la Morée, Patras, Pyrgos, Kalamata Argos même et Hydra, sont sous le feu des canons de marine, il n'y a qu'à jeter les yeux sur une carte pour s'en assurer.

Et l'Attique, et Athènes !... De la belle rade de Phalère au palais du Roi, il n'y a pas sept kilomètres, et des bords de Marathon à Tatoi, on n'en compte que vingt, à vol d'obus.

Quant à la grande et longue Eubée, elle serait, comme le Péloponèse, coupée du continent par les bâtiments légers, au besoin par les monitors anglais des Dardanelles,

Pour en venir à Salonique, cette ville payerait cher une attaque traîtresse contre les troupes dont le cabinet d'Athènes a lui-même sollicité l'envoi avant de protester qu'il était contraint à la neutralité tant que les Bulgares n'auraient pas attaqué les Serbes. Elle est en effet sous la gueule d'une escadre anglo-française.

Un simple blocus du littoral de la Grèce continentale, qui ne vit que par les échanges maritimes, est de nature à faire réfléchir ceux qui gouvernent à Athènes contre les vœux de la majorité des Chambres et des cinq sixièmes de la nation.

A. R. M.



Le Président de la République arrive en une ville de l'Est où il est allé visiter différentes usines travaillant pour l'armée.



Le Président, accompagné du général commandant un groupe d'armées et d'autres généraux, passe en revue les troupes de la région où il s'est rendu.



Le Président, au moment de son départ, prend congé du généralissime et des chefs de corps qui l'ont accompagné dans la visite qu'il vient d'effectuer aux centres d'approvisionnement.



M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, coiffé du nouveau casque, passe l'inspection des approvisionnements accumulés sur certains points du front.

LA QUESTION DES APPROVISIONNEMENTS EN MUNITIONS



L'ARTILLERIE FRANÇAISE OPPOSE UNE BARRIÈRE DE FEU A L'AVANCE BULGARE (Dessin de C.-B. de Jankowski).

Sur les fronts Nord et Est, les Serbes parviennent à contenir la marche des armées qui ont conçu l'audacieux projet d'envahir la Serbie et d'en rejeter les habitants au delà des frontières. Malgré trois années de guerre incessante, l'infanterie serbe conserve un mordant qui déconcerte même les ennemis de l'héroïque nation. Quant à l'artillerie, elle est hors de pair, largement approvisionnée de munitions de tous calibres et manœuvrée par des soldats qu'une longue pratique a merveilleusement éduqués. Elle défie l'artillerie, combien plus puissante! des Austro-Hongrois et met en déroute l'armée bulgare qui, dans son aveuglement, croyait se rencontrer avec un adversaire épuisé et démuni. De son côté, voici qu'accourt le corps expéditionnaire français; ses 75 et ses gros canons font merveille dans toute la vallée du Vardar. Les pertes sanglantes qu'elle a déjà subies suffiraient à faire expier, à la Bulgarie, sa félonie.

LA VIE MILITAIRE

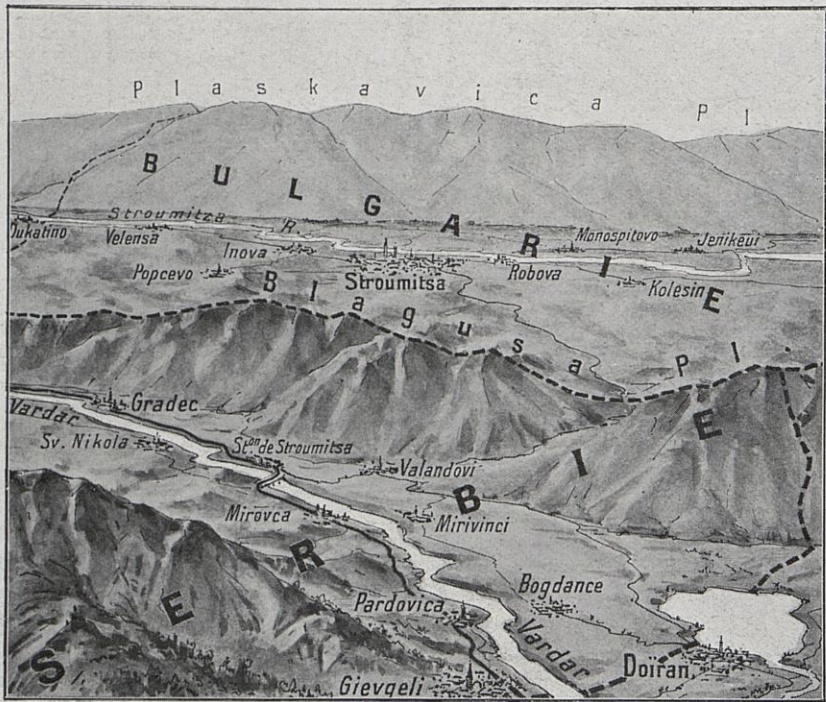
LA SITUATION DES ARMÉES

Au cours de la semaine du 6 au 13 novembre, les combats locaux ont été au moins aussi nombreux sur toute l'étendue de nos lignes que pendant la semaine précédente, et toutes les variétés d'action compatibles avec la guerre de tranchées y ont été employées. Partout, et dans tous les genres de combat, notre supériorité sur l'ennemi s'est encore affirmée. Les duels d'artillerie ont été fréquents et très vifs ; mais l'initiative de ces duels est venue surtout du côté de l'ennemi, contre les positions que nous lui avons le plus récemment enlevées. Nos batteries

allemandes sur les nôtres, vers la Courtine et le long du ravin de la Goutte.

En somme, les Allemands ont renouvelé maintes fois, depuis un mois, les plus énergiques efforts pour nous reprendre les positions que nous avons conquises en Champagne à la fin de septembre. Nulle part ils n'ont pu obtenir d'autre résultat, que de s'installer d'une façon très précaire sur un ou deux points seulement de tranchées avancées. Nos troupes ont gardé tout ce qu'elles ont pris.

Il faut cependant admettre que les cinq corps d'armée ramenés de Russie contre nous après notre victoire sont entrés en ligne depuis longtemps, et d'ailleurs nous avons fait de nombreux prisonniers appartenant précisément à ces troupes.



LA RÉGION DU VARDAR ET LA ZONE OCCUPÉE PAR LES ALLIÉS

ont répondu avec un avantage marqué.

Les engagements d'infanterie, de tranchée à tranchée, sans attaques proprement dites, à découvert, avec l'emploi de grenades à main et de tous les autres engins analogues de courte portée, ont eu lieu surtout : 1° Dans le Nord, en Belgique et dans le secteur de Loos ; puis sur le front à l'est de Souchez, au bois en Hache et au bois de Givenchy ; 2° dans l'Argonne, et entre l'Argonne et la Meuse ; 3° entre la Meuse et la Moselle, surtout au bois Le Prêtre ; 4° enfin, dans les Vosges. La guerre de mines, de sapes, de contre-sapes, de camoufflets, etc... s'est développée parallèlement dans les mêmes secteurs, et en particulier dans les régions des Vosges et de l'Argonne, et aussi sur les Hauts-de-Meuse, vers Saint-Mihiel et les Eparges.

Nulle part nous n'avons pris l'offensive, tandis que l'ennemi s'est livré, notamment en Champagne, à des assauts nombreux, qui tous, sans exception, ont été repoussés avec pertes. Contre la butte de Tahure, deux attaques d'infanterie violentes, dont l'une est parvenue presque dans nos premières tranchées, ont été précédées d'une intense préparation par le canon. Contre la butte du Mesnil, on en a signalé une seule ; mais contre la Courtine, trois se sont produites, avec accompagnements de jets de liquides enflammés. Enfin, à deux reprises jusqu'ici, de violents combats ont été livrés au nord de l'ouvrage de Massiges que nous tenons, entre cet ouvrage et celui de la Défaite, qui appartient toujours aux Allemands.

En tout, pendant une semaine seulement, cela ne fait pas moins de huit attaques d'infanterie allemande, confiées à de forts effectifs, et aussi préparées que possible, dans l'espace compris entre la butte de Tahure et la Main de Massiges ; soit un front de huit kilomètres en ligne droite, mais qui mesure en réalité plus de dix kilomètres, à cause du saillant que font encore les positions

Le résultat doit donc nous donner toute confiance dans la solidité de notre organisation défensive d'abord ; dans la valeur de nos soldats, qui savent conserver leurs conquêtes même avant qu'elles n'aient pu être retournées contre l'ennemi, et devenir ainsi parties intégrantes de cette organisation défensive ; enfin dans la supériorité de notre artillerie. Il ne paraît guère vraisemblable que les Allemands puissent, dans un avenir quelconque, faire plus qu'ils ne font. On ne voit pas comment leurs forces pourraient s'accroître, tandis que bien des raisons logiques donnent à penser qu'elles diminueront et qu'elles ont même déjà diminué. Les nôtres, au contraire, augmentent chaque jour par le développement incessant de l'usage du matériel d'artillerie et des munitions. L'offensive en Champagne a donné des résultats plus importants que la précédente en Artois. Nous devons penser qu'une troisième offensive obtiendra un succès encore plus grand. Mais cette offensive, le commandement seul doit être juge de son opportunité, comme du choix du point d'attaque et des forces à y consacrer, quand le moment sera venu de l'entreprendre. Les précédents succès nous sont garants que rien ne sera fait sans que nous ayons assuré toutes les conditions les plus favorables de notre côté, et réduit, autant qu'on le peut, les chances contraires, avec lesquelles il faut toujours compter à la guerre.

**

Sur les fronts russes, il ne se passe rien de nouveau. La situation reste bonne. Elle est peu à peu, mais lentement, de plus en plus favorable. L'offensive allemande sur la Dwina, la seule qui ces temps derniers se faisait encore sentir, se transforme maintenant en défensive. Nous ignorons si cette défensive forcée et acceptée par les Allemands est considérée par eux comme ayant un caractère définitif ; d'ailleurs, il faut toujours

compter sur des revirements possibles et même faire la part des surprises. Mais la probabilité est pour l'arrêt absolu, au moins jusqu'au printemps. Les Allemands fortifient les lignes en arrière des fronts qu'ils occupent ; ils les fortifient avec soin ; ce qui n'indique pas des intentions d'opérations très actives.

La région de Riga est maintenant dégagée par les Russes, dans un rayon d'une trentaine de kilomètres, presque régulièrement, et ils continuent à élargir le cercle. Du côté de Dwinsk, le dégagement est moins régulier ; le rayon est assez étendu vers le Sud, mais il est plus court vers l'Ouest, selon la configuration du front donné par les débouchés de la région des lacs. Au Centre de l'ensemble des lignes russes, il ne se passe plus rien depuis longtemps. C'est devant ce centre qu'ont été prises les unités envoyées aux deux ailes ; d'une part, au Nord, pour accentuer l'offensive sur la Dwina ; d'autre part, au Sud, pour résister à celle du général Ivanhof. Enfin, c'est également le centre qui a fourni des forces contre la Serbie et d'autres sur notre front. Il est donc à peu près certain que si les Russes voulaient faire un sérieux effort et briser les lignes fortifiées des Allemands entre le Niémen et le Pripet, ils auraient la partie belle. Mais pour l'instant, leur action au Sud, entre le Pripet et la Roumanie, est plus intéressante. Là, le général Ivanhof poursuit ses succès ; cependant, si répétés qu'ils soient, sur le front du Sty et en Galicie sur le Séreth, ils ne lui font pas encore gagner beaucoup de terrain en avant. Quant aux bruits qui ont couru d'une offensive énergique en Bukovine, ils ne sont malheureusement pas confirmés. Il faut reconnaître du reste, que les communiqués officiels de l'état-major général russe, toujours sincères, n'en avaient pas dit un mot.

**

La position de l'armée serbe devient de plus en plus mauvaise. Elle recule toujours, et il ne lui reste plus beaucoup d'espace derrière elle. Il est urgent qu'elle trouve une ligne de défense où elle soit en mesure de contenir l'ennemi et d'enrayer son offensive. On compare volontiers la retraite serbe en bon ordre, n'engageant que des combats d'arrière gardes, à la retraite russe. Sous le rapport de la vaillance et de la solidité des troupes, le rapprochement peut être fait ; mais la situation stratégique est fort différente : les Russes avaient derrière eux l'immensité ; tandis que les Serbes vont être acculés à la frontière grecque.

Le corps expéditionnaire anglo-français, qui ne mérite guère encore le nom d'armée, développe son front, repousse les Bulgares, et menace leur flanc droit. C'est quelque chose ; mais ce n'est pas assez pour prendre une offensive résolue avec des chances suffisantes de succès. Il faudrait beaucoup plus, surtout si la Russie et l'Italie continuent longtemps à ne pas intervenir. Elles annoncent bien leur intention d'agir, la première au nord de la Bulgarie, la seconde en Albanie, pour donner la main à la petite armée du Monténégro, et renforcer la gauche serbe. Mais si cette intention n'est pas, à très bref délai, suivie d'un effort réel donné par de gros effectifs, c'est comme si elle n'existait pas, car l'intervention se produira trop tard.

Depuis des semaines déjà, nous attendons et nous ne voyons rien venir. Et les Allemands envoient en Grèce des missions militaires, de sorte que nous avons l'ennemi au milieu de nos troupes. La situation est au moins bizarre !

Général BERTHAUT.

LES LIVRES NOUVEAUX

Sous ce titre : *Le Sens de la Mort*, M. Paul Bourget vient de publier à la librairie Plon, un livre qui est non seulement un gros succès, — puisque en moins de trois semaines trente mille exemplaires ont été épuisés, — mais, ce qui est mieux, un livre qui fait penser

et se rattache à ce mouvement d'esprit que Jules Lemaitre qualifiait d'évangélique. Il agite le plus haut, le plus agissant des problèmes dont puisse s'inquiéter la conscience humaine, celui pour la solution duquel ont été imaginés les systèmes religieux et philosophiques, qui, depuis qu'il existe des êtres, n'a cessé de les préoccuper, de hanter, durant quelques heures au moins, l'esprit des plus frivoles.

Ce problème, pourtant essentiel et que nous devrions tous avoir résolu ou médité, nous l'oublions dans le train ordinaire de la vie. Aujourd'hui que le deuil frappe les meilleurs, qu'il ne se trouve pas une famille sans larmes, cette question de la vie future s'impose plus fortement aux âmes.

Jours sombres ou jours lumineux, sanglots ou joies sublimes ; Quelle est votre réalité ? s'écriait l'admirable et si navrant Jean Lahor. *Quelle sera la réalité de ma vie le lendemain de ma mort ?*

Y a-t-il une rupture éternelle ou un rapprochement mystérieux entre les morts et les vivants ? se demande M. Paul Bourget : *notre activité présente s'épuise-t-elle en elle-même ou a-t-elle un prolongement ailleurs dans un univers spirituel principe premier et suprême explication de l'univers visible ?*

Tant de sang, tant de pleurs versés ont-ils une signification ailleurs ? Ou bien ce conflit mondial n'est-il qu'un frénétique accès de délire collectif dont l'unique résultat serait la rentrée prématurée d'innombrables organismes humains dans le cycle des décompositions et des recompositions physico-chimiques ?

Le matérialisme a fait son temps. Selon l'expression de Spinoza : *nous nous sentons trop éternels pour accepter que tout se termine entre quatre planches, sous six pieds de terre et la pierre d'un tombeau.* Comme le reconnaissait Renan dans ses *Dialogues philosophiques* : *l'Univers a un but idéal et tend à une fin divine, il n'est pas seulement une vaine agitation dont la balance finale est zéro.*

Le pessimisme, philosophie de transition, *expression de la lassitude du moment, représentation de l'état d'esprit suspendu au-dessus du vide infini* (Caro), est à son tour rejeté à l'égal d'un vieux manteau. Avec W. James, il est inévitable d'admettre qu'une nouvelle énergie est entrée dans le monde par la communication avec l'Idéal et donne naissance à des phénomènes nouveaux.

La vie ayant pris une autre portée, la mort acquérant une autre signification, oserions-nous ajouter quelque créance à cette assertion de Schopenhauer : *la mort est la solution douloureuse du nœud formé par la génération avec volupté... la destruction violente de l'erreur fondamentale de notre être, le grand désabusement.*

Consentirions-nous à répéter avec M. de Hartmann : *que la vie de l'homme n'est qu'une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu ?*

Nous sommes au contraire prêts à nous exclamer : *O Mort, où est donc à présent ta victoire ?*

Non omnis moriar, affirmait voilà des siècles le poète romain, préparant ces mots magnifiques de l'Office des défunts : *« Tuis fidelibus, Domine, vita incitatur, non tollitur ».*

Il faut que toute souffrance ait un sens, observe Suarès. La mort n'a de sens que si un prolongement existe, remarque P. Bourget, sinon elle n'est qu'une fin et quelle différence y a-t-il en dehors de la douleur entre une mort et une autre mort ? Toutes se valent pour celui qui meurt puisqu'elles l'anéantissent également.

Or, il n'en est point, il ne peut en être de cette façon.

Dans son ouvrage sur la vie future, Elbé nous avertit qu'il importe de retenir avec d'autant plus d'énergie au nom de la science, ce principe de la survivance qui se présente sous la double autorité de la tradition universelle et des déductions tirées de l'observation des faits.

Quels que soient notre foi et le Dieu qu'elle adore, écrit à son tour Maeterlinck, une chose est presque certaine, et malgré toutes les apparences, le devient chaque jour davantage ; la vie et la mort se confondent, les vivants et les morts ne sont que des moments à peine différents d'une existence unique et infinie et ne forment qu'une même famille immortelle.

Nous entamons dans son vif la question dont M. Bourget cherche à fournir la réponse. Si, pour les uns, la mort n'est qu'un *phénomène catastrophique*, pour les autres, les croyants, elle ne saurait être une *consommation*. Le héros principal du livre, celui en qui l'auteur a placé ses complaisances et qu'il a fait le réceptacle de ses pensées, expose, offrant sa vie pour racheter la faute d'autrui : « *Moi qui vais mourir, je l'affirme qu'il y a un autre monde. Je le sens de plus en plus proche. Je le vois, je le touche. Je sais que dans cet autre monde on peut souffrir. On souffre pour ses fautes, pour celles qu'on a fait commettre. On peut être aussi soulagé par la bonne volonté, par les bonnes actions des vivants. Pas une des minutes que tu vivras dans la patience, l'humilité, la charité, ne sera perdue. Rien n'est perdu quand on l'offre.* »

Cette idée qui est celle de la *reversibilité des mérites*, le forfait expié par le dévouement d'un tiers, le sacrifice ou la prière d'un innocent, est une des plus chères à M. Bourget ; elle le tourmentait déjà à l'époque où il composait l'*Echéance* et constitue, d'ailleurs, un dogme à ce point troublant que certains, quoique se prétendant catholiques, l'ont accusé de n'être point orthodoxe alors que le nier, c'est nier à la fois tous les penseurs de l'Eglise et sa doctrine même. Le maître du *Démon de Midi* la reprend, cette idée, en des pages qui sont les plus éloquentes, les plus lumineuses, les plus fortes, les plus émouvantes de son œuvre.

Il reste ainsi fidèle à lui-même. Ne reconnaissait-il pas, dès ses premiers romans, la vérité de la morale catholique puisque, en dehors d'elle, il ne constatait que *confusion, désarroi, anarchie*. Il en montre aujourd'hui les solides bienfaits, s'appuyant sur l'autorité d'un Balzac, d'un Le Play, d'un Taine, pour soutenir que *chez les individus comme dans la société, le christianisme est, à l'heure présente, la condition unique et nécessaire de santé et de guérison*.

Nul n'ignore que disciple d'Auguste Comte, Paul Bourget a utilisé la science qu'il tenait du fondateur du Positivisme pour établir à son usage, au moyen de la preuve par les faits, une sorte d'*apologétique positiviste*, comme l'a indiqué M. Henri Bordeaux.

Voici l'analyse sommaire du *Sens de la Mort*.

Le docteur Ortège, chirurgien célèbre, a épousé une jeune femme de vingt-cinq ans plus jeune que lui, dont il est très épris et à laquelle il a su inspirer un sentiment profond. Rien ne semble devoir troubler le bonheur qui règne dans la demeure. La guerre éclate. Ortège a installé, non loin de sa somptueuse habitation, une ambulance modèle dans laquelle on apporte, gravement blessé, le lieutenant Le Gallic, cousin de Mme Ortège et son compagnon d'enfance qui nourrit pour elle, en secret, l'amour le plus pur, mais aussi le plus ardent. Le savant, jusqu'ici, n'a jamais songé à s'émouvoir de l'amitié des deux parents. Malade, atteint d'un cancer du pancréas, se sachant condamné, il est pris tout à coup d'une jalousie intense à l'idée que celle qu'il chérit lui survivra, qu'elle sera consolée et heureuse par un autre et il la décide à se délivrer avec lui de l'existence.

A quelques paroles du chirurgien, à la tristesse de sa cousine, Le Gallic, sans deviner l'entière vérité, pressent qu'un drame se joue auprès de lui ; il n'est pas seul à éprouver des soupçons ; un autre s'est douté du péril et s'efforce de le conjurer. C'est l'ami de la maison, l'*alter ego* professeur, le docteur Marsal. Grâce à cette intervention, Catherine Ortège se ressaisit et obtient d'être dégagée de son serment. Ortège seul disparaît, presque au moment où Le Gallic agonise l'âme inondée de joie, acceptant la souffrance en expiation de la faute voisine.

Ce cas psychologique est rapporté par le docteur Marsal qui en a relevé les détails comme pour un *mémoire*, une *observation*. En médecine, Marsal n'admet que la vérité vérifiée, c'est-à-dire agissante, donc expérimentale. Des deux hypothèses sur la mort dont il a pu contempler la mise en œuvre, chez Ortège et chez Le Gallic, l'une est *utilisable*, celle du second ; l'autre, non.

On a voulu voir dans ce *pragmatisme* une théorie vers laquelle M. Bourget inclinerait volontiers. Il y a là, je crois, erreur

majeure, Le Gallic représentant d'autre sorte les idées de l'écrivain des *Pages de Doctrine et de Morale*. Cette figure de Le Gallic, P. Bourget l'a dessinée avec un soin et une tendresse exceptionnels. Elle est une des plus nobles, des plus rayonnantes qu'il nous ait présentées.

Il y aurait peut-être quelques réserves à formuler sur l'affabulation de ce livre ; on pourrait regretter que quelques-unes des opinions manifestées ne soient pas plus vigoureusement étayées, mais les pauvres âmes tourmentées, avides de connaître la vérité et qui, pleines d'an-

goisse, poussent le cri de Goethe expirant, puiseront dans le *Sens de la Mort* une large consolation. Elles y apprendront que *lorsque Dieu nous manque c'est qu'il est tout près. Tu ne me chercherais pas, a dit Pascal, si tu ne m'avais point trouvé.*

PAUL D'ABBES.



L'ACCROC RÉPARÉ. — C'est une scène touchante et prise sur le vif. Combien elle devient plus émouvante encore quand on sait qu'elle se passera à Reims, au rez-de-chaussée d'une maison dont les obus ont depuis longtemps ébranlé la façade ! Raffet nous a laissé de ces croquis où l'on voit des grenadiers de la garde, groupés autour d'un feu de bivouac, fort occupés à réparer leurs hardes glorieuses. Le poilu d'aujourd'hui est plus débrouillard : sous la mitraille même il a le souci de la coquetterie et sait trouver une couturière.

SUR LE FRONT RUSSE

Voici que se réalisent enfin les espérances que nous avions fondées au début sur le précieux concours de nos alliés russes. Arrêtée dans son magnifique élan par les circonstances qui sont encore dans la mémoire de tous, leur armée formidable que l'on comparait à un titanesque rouleau compresseur, destiné à tout réduire sur son passage, a changé de tactique tout à coup, et

après une offensive heureuse elle a opéré un mouvement de retraite faisant honneur à la prudence et à l'habileté des chefs qui l'ont dirigée, en réussissant à entraîner les adversaires plus loin, toujours de plus en plus loin de leur base dans des régions où le ravitaillement leur devenait de plus en plus difficile et que les rigueurs de l'hiver rendraient impraticables.

A l'heure actuelle, la situation est des plus favorables pour les Russes. L'entreprise d'Hin-

denburg contre la Drina a complètement échoué, et aux environs de Riga, ce sont les Russes encore qui gagnent du terrain. Quant au pseudo-siège de Dvinsk, il en est toujours au même point malgré les efforts de l'ennemi. Telle est l'importance qu'il attache à l'occupation de cette place que des officiers allemands disaient récemment qu'elle doit être prise, coûte que coûte, même si l'on est forcé d'amener de nouvelles masses de troupes, même si « de nouvelles montagnes de cadavres allemands » devaient s'entasser autour de ses murs. La ville doit être à eux avant l'hiver, car ils en ont un besoin essentiel.

En effet, tant que ce nœud de chemins ne sera pas entre leurs mains, il leur est de toute impossibilité d'entreprendre une attaque quelconque sur la rive gauche de la Dvina occidentale et c'est seulement en occupant Dvinsk qu'ils auraient la possibilité de garantir leur arrière et leur flanc droit des attaques de côté des Russes.

Ceux-ci sont en train de nous prouver qu'avec le temps ils seront infailliblement victorieux.

Pour l'instant, mettant à profit le calme stratégique qui règne sur tout le front russe, les Allemands organisent avec une fiévreuse activité les arrières de leur ligne de combat, réparant soigneusement les routes et les ponts; posant de nouvelles lignes télégraphiques et téléphoniques; établissant des voies ferrées permanentes, et reconstruisant les forteresses russes, avec la face tournée vers l'Est. On a donc lieu de penser que ce n'est pas avant le prochain printemps qu'ils renouvelleront leur attaque stratégique.

Dans l'ensemble, le front russe n'a pas bougé depuis un mois et ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent dans les communiqués.

On a pu remarquer que la ligne oscille de quelques kilomètres. Particulièrement dans le Sud, nos alliés ont obtenu des avantages dont le gain totalisé constitue un assez sensible progrès. Au bilan des dernières opérations, vingt-cinq mille Austro-Allemands ont été faits prisonniers, dont cinq cents officiers, et neuf canons et soixante mitrailleuses ont été capturés, par les Russes. Il faut ajouter à ces importants avantages, les prises de Lopouchno, se montant à huit mille hommes, dont cent soixante-dix officiers et plusieurs canons.

On en doit conclure que, sur ce front méridional, les Russes ont, d'ores-et-déjà, repris tout leur ascendant. L'état-major général russe estime, au reste, que la seconde phase de la guerre sur le front oriental est terminée avec l'arrêt définitif de l'invasion.

La troisième phase s'ouvrira, alors que les Russes commenceront à refouler l'invasisseur et le grand coup sera porté au prochain printemps, simultanément avec les alliés dans l'Ouest.

On se rend compte que l'arrêt des Allemands sur le front oriental est loin d'être voulu, puisqu'ils n'ont pu réussir à atteindre la ligne qu'ils se proposaient.

Cet arrêt est dû uniquement à la contre-offensive russe, devenue possible avec le nouvel afflux de munitions. Ce revirement inattendu pour eux, a contraint les Allemands à s'établir sur des positions bien en arrière, non seulement de la Bérésina et du Dniéper qui étaient leur objectif final pour cette année, mais encore de la majeure partie de la voie ferrée Vilna-Rovno, destinée à leur servir de base.

Sur les points où ils occupent cette ligne, leur position est assez ferme; mais là où elle leur échappe, ils manquent de point d'appui, et c'est à cause de cela qu'ils ont essayé les récents revers succédant à l'échec de leurs deux grandes tentatives d'enveloppement.

De ces revers et de cet échec l'effet a été fort démoralisant pour les armées du Kaiser dont les chefs se sont sentis aussi découragés que leurs hommes, en se voyant réduits à s'arrêter sur un front de fortune peu apte à être transformé en ligne de défense.

L'hiver qui se fait déjà cruellement sentir dans ces régions, la fatigue indéniable des soldats « boches », et, par contre, le regain de « mordant » des Russes, aguerris contre le climat et enfin pourvus d'abondantes munitions, tout on le voit, se combine pour paralyser l'effort allemand qui de ce côté comme chez nous, a été brisé dans son premier et formidable assaut.

On peut comprendre aisément la situation des malheureux Allemands. Les Russes reculent mais, ne demandent pas la paix; l'immensité incommensurable du territoire et la plus pénible des incertitudes les écrase.

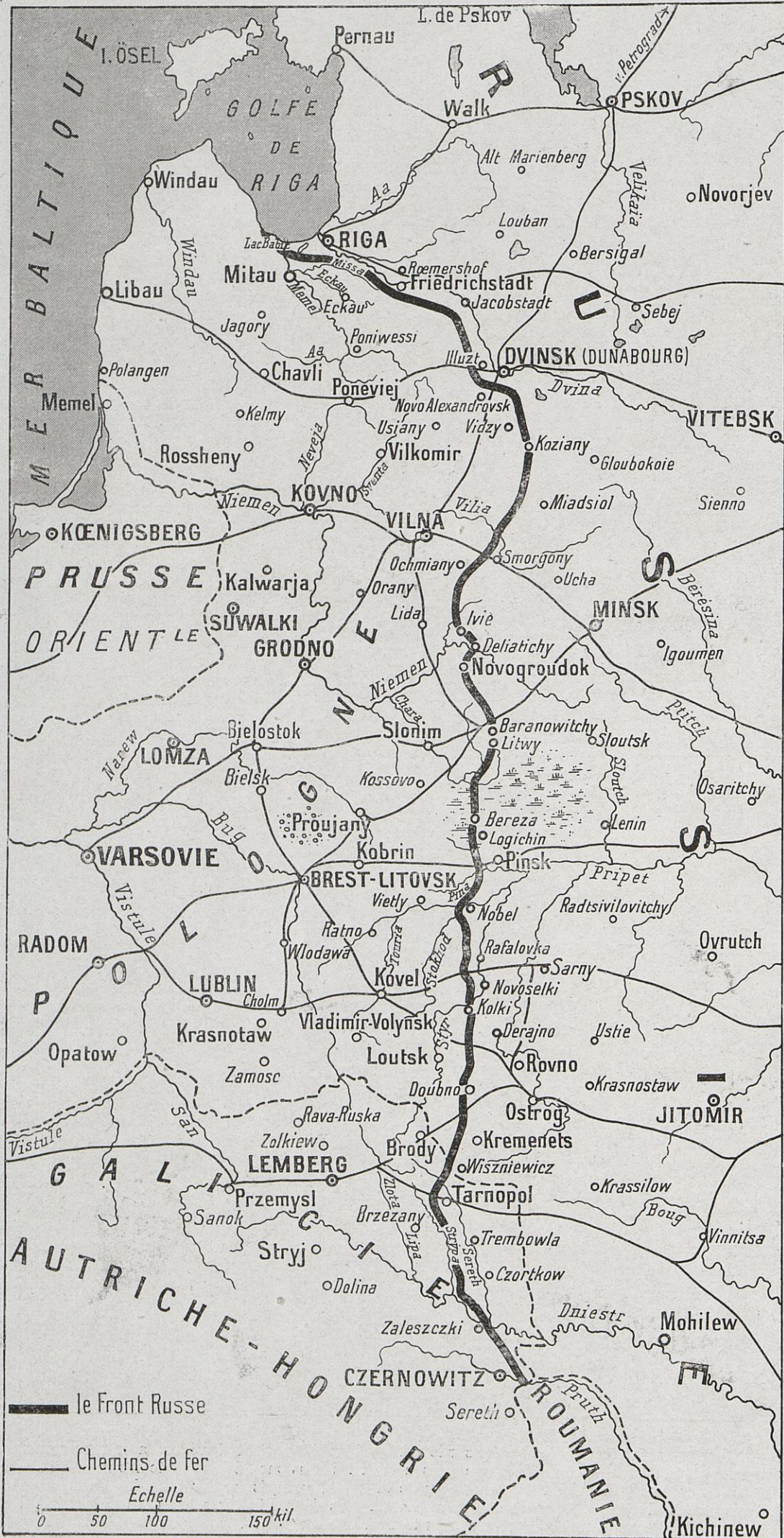
Les Allemands sont fatigués, non seulement de la campagne, mais aussi d'avancer sans savoir quand cette marche en avant prendra fin.

Ils sont fatigués du « manque de fourrage ». L'émigration, malgré ses mauvais côtés, est d'une énorme utilité. Les émigrés créent les plus sérieuses difficultés aux Allemands, et les prisonniers disent encore :

« Où que nous arrivions, nous rencontrons le désert.

Souvent, on ne rencontre même pas de gens à qui demander du pain. Il est dur de combattre dans ces conditions.

On ne donne plus maintenant qu'une demi-



Le front russe, tel qu'il était à la date du 10 novembre.



LE TZAR ET LE TZAREVITCH SUR LE FRONT. — Accompagné du Tzarévitch, S. M. le Tzar visite en ce moment le front de ses armées sur toute la ligne de bataille. Partout, le souverain et son héritier recueillent de leurs soldats les témoignages du plus profond attachement et du plus pur loyalisme. Le Tzar et le Tzarévitch se mêlent à la vie des armées en campagne; leur présence stimule l'ardeur des combattants qui tiennent tête à l'ennemi avec une farouche ténacité et reprennent brillamment l'avantage sur lui.



LA FIN DE LA RETRAITE RUSSE. — Ce fut durant plusieurs mois la tactique des armées russes de battre sans cesse en retraite devant un ennemi trop supérieur en nombre et en artillerie pour accepter le combat avec lui. Méthodiquement le territoire menacé de l'invasion était évacué, ruiné, incendié et les « conquérants » Austro-Allemands ne trouvaient devant eux qu'un désert infini où s'émoûssaient leur confiance et leur ardeur. — Ce groupe de paysans russes, évacués de leur village, montre bien à la fois la détresse des populations chassées de leur foyer et la rigueur de l'évacuation voulue par le commandement russe. Lentement, posément, ces gens ont fait leurs bagages et ils attendent dans la cour d'une poste le charriot qui doit les emmener.



EN LITHUANIE. — Curieux contraste de la guerre et qui prouve avec quel soin et quelle méthode s'effectuait la retraite russe : sur la même route, aux approches d'un village que les Russes font évacuer, un convoi de femmes russes croise un convoi de prisonniers que viennent de faire les soldats du Tzar. Cela suffit à montrer combien furent décevantes les prétendues victoires allemandes en Russie.

livre de viande par soldat, et une livre de pain. En un mot, il s'est créé une situation touchant à la famine.

Plus cela va, plus cela s'aggrave. Et comment y remédier, car il est impossible d'apporter de Berlin, la nourriture de l'armée jusque dans ces contrées reculées.

Il y a peu de chemins de fer, et étant donné les constants regroupements de l'armée allemande et la navette continue à laquelle ils doivent se livrer, tous les chemins disponibles sont bondés de soldats. Il faut, en outre transporter les obus, les canons et les munitions.

Peut-on songer aux provisions ?

Comment s'étonner après cela, que les Allemands aient peur de s'engager plus avant en Russie.

Ah ! les rêves sur Moscou, risquent fort de s'évanouir dans les marais de Pinsk, et avec eux s'effondrera le vain espoir d'une paix prochaine.

Toutes les nouvelles qui nous parviennent s'accordent, du reste, pour représenter une suspension des grandes opérations.

A la suite du retrait de leurs troupes et de leurs canons, les Austro-Allemands n'ont plus, actuellement sur ce front de 1.100 kilomètres, que huit cent mille baïonnettes, soit une densité inférieure à un homme par mètre courant. Il existe donc de nombreux espaces vides sur cette ligne de combat qui n'a aucune analogie avec la disposition de la nôtre, laquelle est occupée d'une façon continue par deux adversaires solidement retranchés qui s'affrontent.

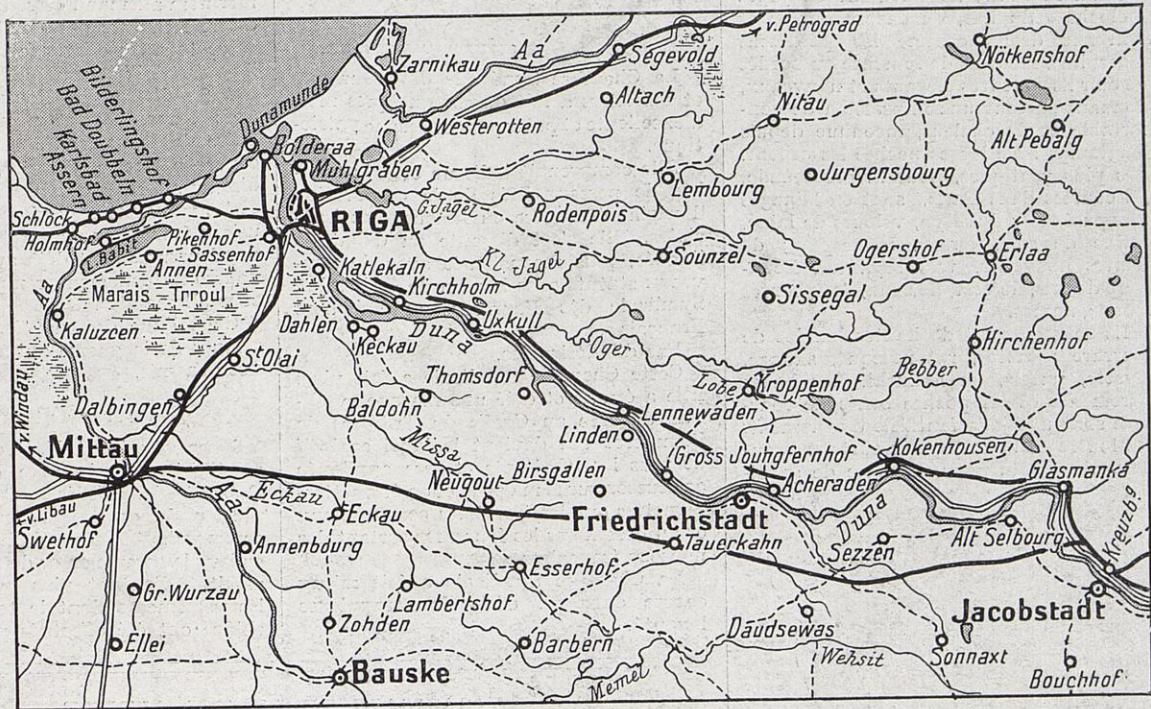
En outre, les Allemands sont tenus à prendre d'incessantes précautions contre les cosaques qui rôdent bien loin en avant de ce que l'on désigne sur les cartes comme ligne de front. En raison de l'inutilité des efforts tentés par leurs adversaires depuis deux mois, les Russes ont donc tous les motifs pour déclarer que l'avantage tactique leur est définitivement acquis.

Pourvus, maintenant de tous les moyens matériels qui leur avaient fait défaut au début en les décidant à la retraite, après avoir franchi victorieusement les Karpathes et avoir été au moment de fondre en avalanche sur les plaines de Hongrie, ils sont enfin en mesure de prendre leur revanche, car leurs approvisionnements en artillerie et en munitions de plus en plus abondants leur permettent de conserver désormais, quoiqu'il arrive, la maîtrise des opérations.

L'armée russe est confiante dans la victoire. Le moral des hommes est admirable et aucune difficulté en perspective ne les rebute, sûrs qu'ils sont de triompher.

« Nous avons reçu des munitions suffisantes, déclarait à ce propos le général Rousski, le vaillant commandant du groupe septentrional des armées

Si l'ennemi, d'autre part, est également bien pourvu de matériel, il n'a pas assez d'hommes pour l'accomplissement de ses projets, et c'est en vain qu'il s'applique à contrebalancer ce désavantage par l'augmentation des mitrailleuses et par l'emploi des plus récentes créations de l'artillerie de campagne.

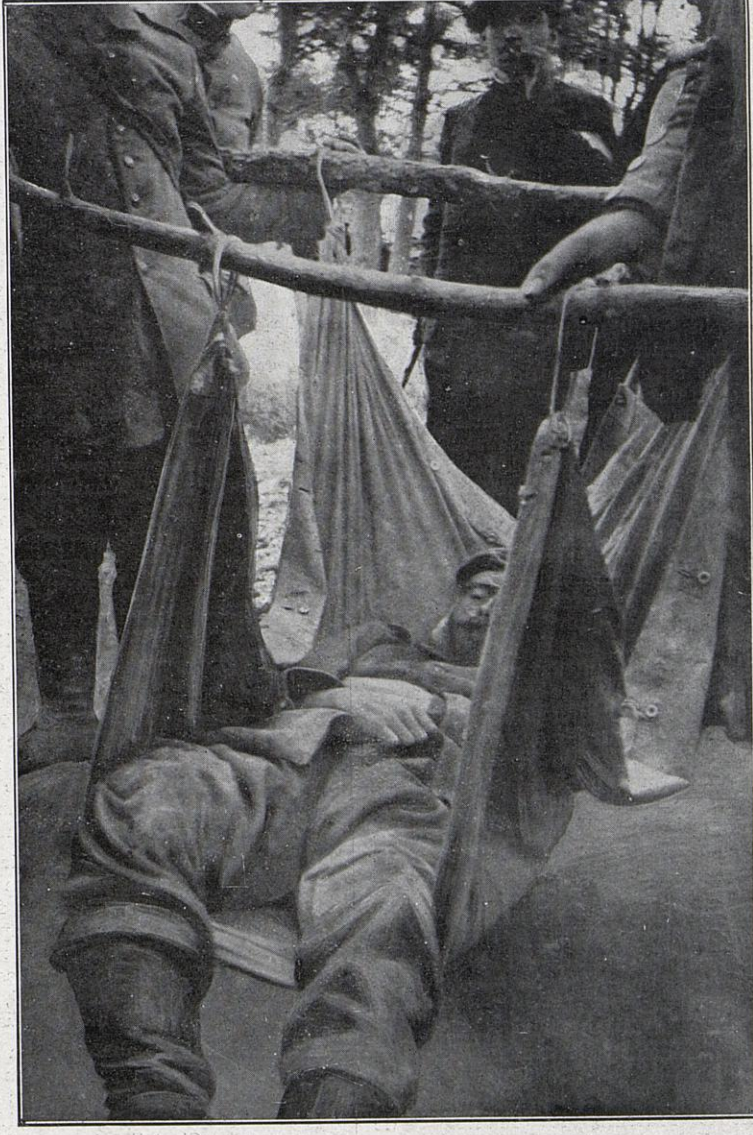


du Tzar, et notre artillerie, spécialement celle de campagne, fait d'excellente besogne. La différence de la situation actuelle et de celle d'il y a quelques mois peut-être jugée par le fait qu'une consignment de munitions a été reçue à Dvinsk la semaine passée, et que chaque caisse portait cette inscription : « N'épargnez pas vos cartouches ».

Aux réconfortantes assurances que voilà, il faut ajouter d'autres facteurs décisifs qui bientôt modifieront la tournure des événements. J'entends la réorganisation du commandement, le soulèvement national provoqué par l'invasion du territoire, et surtout la prodigieuse endurance d'une armée dont tant d'épreuves n'ont pu amoindrir le courage ni la foi dans le succès définitif.



Quatre allemands circulent en arrière de nos lignes portant un étrange fardeau. Que contient ce prélat qui semble si lourdement chargé ?



L'épaisse bâche contenait un cadavre allemand que les siens vont pouvoir ensevelir dignement car la France a le respect de la mort.

LA MODE

Les manteaux sont très nombreux et variés cette saison. Qu'ils soient en velours, en peau souple, en lainage, en fourrure ; ils sont tous longs et très amples.

Parfois, taillés en redingote et ajustés jusqu'à la taille, ils s'évasent en jupes « cloche » du bas, ou encore, larges et tombant droits comme les pardessus masculins, alourdis de fourrure ou bordés de cuir ils sont très élégants et nouveaux, donnant surtout une impression de confort et de chaleur, inconnue depuis longtemps ! De larges poches les ornent. Les plus pratiques, pour la promenade, les courses dans Paris, sont en lainages un peu épais : duvetyn, velours de laine, ratine de soie, jersey, homespun ; de teintes nouvelles, très seyantes. Beaucoup de gris, de vert, de brun, dans toutes leurs gammes.

Ils se garnissent de hautes bandes de fourrure : castor, rat musqué, skungs, civette, putois, ou kolinski. Les hauts parements et les poches ornés de fourrure sont une jolie fantaisie du moment. La loutre et le castor ont surtout beaucoup de succès pour ce genre de garni-



Manteau de panne bleu, avec col et manchettes de skungs

ture. Pour l'après-midi, les vêtements sont plus habillés, ils se font alors en cuir souple, bordés de bandes étroites de fourrure et se garnissent de biais de cuir verni ou de velours. Ce cuir très fin, travaillé comme celui de nos bottes de luxe se prête à toutes les combinaisons de la mode : en peau souple bleu foncé, orné de cuir blanc et rehaussé de skungs, j'ai admiré un ravissant modèle récemment au Bois ; l'ample vêtement, très évasé du bas était garni de fine cerclette, l'écartant légèrement de la jupe et formant de nombreux godets, tout autour. Un col médicis d'une forme très nouvelle complétait cet élégant ensemble. Les vestes et manteaux longs, en cuir souple, se doublent de velours, ce qui achève de leur donner un raffinement très joli et très féminin. Les manteaux habillés, le jour, se font noirs ou assortis à la petite robe de velours, si élégante et pratique. Ils sont ornés de la même fourrure que la robe, larges et très amples, ils remplacent les manteaux de fourrure, trop lourds et trop chauds encore en cette saison.

Les plus nouveaux sont vagues, à cols très originaux. Très jolis surtout en teintes : bordeaux, mordoré ou vert sombre, ornés de skungs ou de putois. On voit enfin, au Bois... toujours, car il retrouve peu à peu toute son élégance, les chandails de velours noir, amples et longs, alourdis de larges bandes de fourrure.

On porte aussi, pour remplacer la coûteuse fourrure, les manteaux de « peau de rat », un tissu nouveau imitant le breitschwantz ; qui fait de très élégants et confortables vêtements de deuil ;

ils s'ornent de renards blancs ou noirs (fourrures admises pour le deuil, ainsi que l'astrakan et le mouton de Perse), pour les jeunes filles !

Comtesse MAUD.

ÉCHOS

SCRUPULEUSE LOYAUTÉ

La Chambre Syndicale des Fourreurs et Pelletiers a fait depuis quelques mois d'excellente et prévoyante besogne patriotique.

Elle comprenait jadis un certain nombre de personnalités de la corporation d'origine étrangère ou fraîchement francisées. Elle s'est dissoute au début de l'année, puis reconstituée avec de nouveaux statuts sous le nom de « Chambre Syndicale des Fourreurs et Pelletiers Français ».

Pas d'indésirables.

Cette Chambre Syndicale a fait plus. Elle a étudié et créé une marque syndicale déposée au Greffe du Tribunal de Commerce qui devient le label exclusif de tous les adhérents et sera appliquée en écusson sur le magasin et en étiquettes-vignettes sur les imprimés commerciaux et au besoin sur les fourrures sortant des maisons françaises.

La Chambre Syndicale a fait mieux encore dans un désir de scrupuleuse loyauté.

Elle a décidé de faire respecter par tous la classification établie pour les fourrures, de façon à ne pas prêter la main à des fraudes ou à des tromperies qui étaient rendues faciles par des noms fantaisistes.

Elle a aussi fait disparaître les appellations qui aidaient aux erreurs. Le dernier nom allemand « Breitschwanz » vient d'être remplacé par « Astrakan moiré ».

De tous les efforts faits depuis un an il ressort à l'heure actuelle que la Chambre Syndicale des Fourreurs et Pelletiers français peut promettre que la Foire de Leipzig n'aura plus, en ce qui concerne les pelleteries, l'importance d'antan. Les syndiqués sont organisés et les transactions se feront à Paris ; les usines françaises d'apprêt et de teinture des fourrures sont déjà au point et elles pourront facilement remplacer les maisons allemandes.

C'est l'une des manifestations économiques de la guerre qui s'impose contre nos ennemis.

POUR LA DÉFENSE NATIONALE

Le service des G. V. C. de la 3^e région, subdivision de la gare de Beuzeville-Bréauté (Seine-Inférieure), a, sous l'impulsion du capitaine Pierre Le Grand, commandant cette subdivision, versé à ce jour la somme en or de 127.346 francs, résultat d'autant plus magnifique que les versements dont le total atteint ce chiffre ont été effectués par un contin-

gent qui ne dépasse guère 800 hommes. C'est peut-être un record dans l'armée. Voilà qui est d'un bon exemple et combien encourageant.

LA QUESTION DES TAXIS

Nous subissons sans murmurer la hausse de l'essence et la rareté des taxis : c'était pour l'armée ! Mais voici qu'on parle de trust et de spéculation. Nous protestons. Il ne faut pas qu'une affaire paralyse toutes les affaires. A l'Etat d'intervenir comme en Angleterre.

BIBLIOGRAPHIE

Mme Félicia Litvinne publie *Son Hymne au Tzar* d'une si heureuse inspiration. On croit entendre au loin la mélodie des bateliers du Volga... on croit l'entendre elle-même et c'est ce qui en double le charme.

Paraît chez Max Eschig, 13, rue Lafitte, Paris.

THÉÂTRES

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — *Les Cathédrales*, un acte en vers de M. Morand, musique de M. G. Pierné. *L'Impromptu du Paquetage*, un acte de M. Maurice Donnay.

Les cathédrales de France que nos aïeux élevèrent, qui ont vu passer et entendu prier tous nos ascendants, savent mieux que quiconque les pensées profondes de nos cerveaux, les douleurs secrètes et les espoirs inexprimés de nos cœurs. C'est elles que le poète évoque ; les voici, dans la grisaille de la nuit, assises toutes droites sur de hautes chaises de pierre. Notre-Dame est au milieu ; à côté sont Bourges, Amiens, et d'autres.

Un peu en arrière se tient Strasbourg, leur sœur encore exilée ; au-dessus d'elles le ciel s'éclaire des lueurs de l'incendie de Reims, dont les tours démantelées et la rosace apparaissent rouges, sinistres, superbes.

Un petit soldat repose sur le sol ; la fatigue l'a endormi et son rêve l'a transporté ici. Les cathédrales disent le lamentable récit des horreurs, des meurtres et des abominations. De sa voix vibrante d'ardeur et d'enthousiasme, admirable clairon de la victoire, Mme Sarah Bernhardt énumère les crimes, et dit les châtements. Mais que les Français se gardent d'oublier ! Que la torche de Reims soit transmise de main en main, de génération en génération, jusqu'à ce que l'un des nôtres la jette aux pieds du Juge suprême, comme la preuve des forfaits.

La pièce de M. Morand est d'une saisissante beauté. Les vers en sont harmonieux et vengeurs ; l'importante partition que M. Pierné a écrite, est sobre et puissante, elle brûle du même souffle patriotique qui a touché tous les artisans de cette véritable œuvre d'art.

M. Donnay aussi nous défend d'oublier, mais sur un ton bien différent ; il emploie la bonne humeur, la douceur, l'esprit pour que nous fixions dans nos mémoires le tableau de la France unie, des Français s'estimant et s'aimant depuis qu'aux jours d'angoisses, ils ont appris à se connaître et se sont révélés les uns aux autres.

Le cadre est heureusement choisi ; dans le grand vestiaire, les soldats causent sans gêne et sans timidité avec de belles dames simples et accueillantes ; chacun dit ce qu'il pense, et, la plus émouvante des anecdotes que l'auteur nous conte est celle de la petite couturière, à laquelle son fiancé, blessé au visage, affreusement défiguré, avait rendu sa parole. Elle a demandé sa photographie ; oh ! elle n'hésitait pas, mais elle voulait, avant de le revoir, s'habituer à lui, afin d'être certaine de maîtriser ses nerfs en le revoyant.

Ce beau récit, Mlle de France l'a fait avec une émotion intense. Il faut, du reste, louer sans réserve toute l'interprétation et il suffit de citer le nom de Mme Jeanne Granier pour donner une idée de la claire intelligence avec laquelle la pensée de l'auteur est présentée, de la bonté pleine de dignité et de tendresse avec laquelle les poches des soldats sont bourrées de lettres de recommandation et de paquets de tabac, leurs bras chargés d'effets et de provisions pour leurs enfants.

Marcel FOURNIER.

A SA MAJESTÉ LE ROI ALBERT

[Poème de Madame Amélie Mesureur qui a été dit, le 14 novembre par Mme Louise Silvain, Sociétaire de la Comédie-Française, au Casino de Paris, à l'occasion de la fête du Roi Albert 1^{er}.]

Illustre souverain, c'est demain votre fête
Souffrez que nous formions les vœux ardents pour vous
De voir s'accumuler sur votre noble tête,
Tous les bonheurs d'un Roi joints à ceux d'un époux.

Cette solennité se revêt d'espérance,
L'aube des jours heureux s'éclaire à l'horizon ;
Le peuple en t'escortant marche à la délivrance,
Et sa muraille humaine, en guise de blason,
Pour devise prendra ce simple mot « vengeance » !
L'aube des jours heureux s'éclaire à l'horizon.

J'entends un carillon qui tinte
Pour la fête du Grand Albert.
Peuple et Roi n'ont pas une plainte
Parce qu'ensemble ils ont souffert.

Ils ont vécu des jours tragiques
Ensemble, étroitement liés.
— J'entends les accords symphoniques
Des hymnes de nos Alliés.

Roi, c'est son auguste personne
Que nous célébrons aujourd'hui,
Aujourd'hui, si le canon tonne,
C'est en son honneur, c'est pour lui.

Mais, songeons aux morts, aux victimes,
Aux glorieux soldats blessés,
Vers tant de douleurs anonymes
Tournons nos regards angoissés.

Sois maudite, guerre damnée
De lâches et cruels bandits !
Avec elle soyez maudits,
Vous tous qui l'avez déchaînée !

Assez d'holocaustes humains,
Assez d'horreurs, assez de crimes.
Pitié pour ces soldats sublimes
Héros d'un jour sans lendemains.

Fêtons la Belgique et les Flandres !
Palais et toits abandonnés
Renaîtront bientôt de leurs cendres.
Sonnez cloches, carillonnez !

Majesté, que ton nom comme un vivant symbole
S'inscrive au Livre d'or de la postérité,
Celui qui sut unir, fidèle à sa parole,
La bravoure à la loyauté,
Survivra dans l'Eternité
Le chef nimbé d'une auréole.

Tu vivras dans l'Eternité
Ayant assise à ton côté

La jeune Reine au front créé pour la prière.
— Madone en temps de paix et lionne à la guerre,
Elisabeth, dans sa magnanime bonté,
Soutint en pleins combats ta valeureuse escorte,
Elle fut comme toi, jeune, loyale et forte
Présente aux mauvais jours, durant l'adversité.

Votre abnégation a subjugué la foule
Vous avez enflammé les âmes et les cœurs,
Périssent les envahisseurs
Que leur édifice s'écroule
C'est l'Univers qui veut que nous soyons vainqueurs !

Amélie MESUREUR,
Vice-Présidente de la Société Victor Hugo.